

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Œuvres morales et mêlées de Sénèque, Trésor de philosophie morale](#)[Collection](#)[1606 - Œuvres morales et mêlées de Sénèque, Trésor de philosophie morale - Jean Arnaud](#)[Item](#)[1606 - Jean Arnaud - Œuvres morales et mêlées de Sénèque, Trésor de philosophie morale - BM Marseille](#)

1606 - Jean Arnaud - Œuvres morales et mêlées de Sénèque, Trésor de philosophie morale - BM Marseille

Auteurs : Goulart, Simon

Description matérielle de l'exemplaire

Format8°

Pages de l'exemplaire

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

33 Fichier(s)

Généralités sur l'exemplaire

Référence ThRenThRen_1443

Titre longLES // ŒVVRES // MORALES // ET MESLEES // DE SENECQVE. // Traduites de Latin en François, par SIMON // GOVLART SENLISIEN. // PREMIER VOLUME. // A chascun des Traitez [sic], outre les Prefaces generales, sont // adioustez amples Sommaires & Annotations conti- // nuelles. Item LA VIE de Senecque à la fin du troi- // siesme volume. // INDICE des Autheurs, Apophthegmes, Similitudes, // Paradoxes, Histoires & discours memorables contenus // en Senecque, & des fragments des Stoiques. // QVATRIESME EDITION. // [Marque typographique] // POVR IEAN ARNAVD. // [-] // M. D. C. V. I.
Imprimeur(s)-libraire(s)Arnaud, Jean
Date1606

Identification de l'exemplaire

Lieu de conservation et coteMarseille (Fr), Bibliothèques de Marseille, Alcazar-Magasin fonds patrimoniaux, 77495

Lien vers la notice du catalogue de l'institution de conservation[Bibliothèques de Marseille](#)

Sources de la numérisationPhotographies de travail, Anne Réach-Ngô

Type de numérisationNumérisation partielle

Marques d'appropriation

Présence d'annotations manuscritesL'exemplaire ne comprend pas d'annotations manuscrites.

Indications sur la notice

Contributeur

- Réach-Ngô, Anne
- Vervent-Giraud, Sylvie (révision)

Droits

- Image(s) : © Bibliothèque de Marseille. Fonds Patrimoniaux
- Notice : Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Citer cette page

Goulart, Simon, 1606 - Jean Arnaud - Œuvres morales et mêlées de Sénèque, Trésor de philosophie morale - BM Marseille, 1606

Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 08/08/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ThresorsRenaissance/items/show/1443>

Notice créée par [Anne Réach-Ngô](#) Notice créée le 27/06/2018 Dernière modification le 10/10/2024

LES
ŒUVRES
MORALES
ET MESLEES
DE SENEQUE

Traduites de Latin en François, par SIMON
GOVLART SENEZIS IEN.

PREMIER VOLUME. 77495

Chacun des Traitez, outre les Prefaces generales, sont
adioustez amplex Soumaires & Annotations conti-
nuelles. Item LA VIE de Senecque à la fin du troi-
esme volume.

INDEX des Auteurs, Apophthegmes, Similitudes,
Paradoxes, Histoires & discours memorables con-
tenus en Senecque, & es fragmens des Stoiques.

QUATRIESME EDITION.



ie s q
quand vo
l'ai essayé
Philosoph
plus

POUR IEAN ARNAVD.

M. D. C. V. L.



A V LECTEUR.

S. G. S.



EST E Edition de Senecque contient ce qui vous a esté offert en la precedente, c'est assavoir à la fin des Questions Naturelles, comprises au troisieme volume, plusieurs Fragmens, par moy recueillis des anciens Autheurs: Item vn ample discours sur la doctrine des Stoiques, lequel comprend diuerses remarques & annotations sur leur Philosophie Rationelle, Morale & Naturelle: notamment de Senecque. I'ai eu esgard en tout cela à vostre contentement: & combien que ie n'ignore point qu'en autres escrits vous ne puissiez rencontrer plus solide instruction qu'en ceux-ci, i'ai pensé neantmoins que ceste docte & ancienne diuersité ne vous seroit desagreable. Bien sçayie, qu'elle ne vous preiudiciera poinct, sur tout quand vous aurez prins loisir de considerer ce qui i'ai essayé de marquer sur les Dogmes de ces anciens Philosophes. I'auois il y a long temps entendu que plusieurs François dedans le Royaume & dehors, ont traouillé sur Senecque. I'en pourrois nommer

aucuns qui ont de l'entendement pour faire quel-
que chose d'exquis: mais afin de n'offenser ceux que
ie ne conoi point, & pour ne toucher à certains que
ie pense conoistre, & les mœurs desquels ont esté
totalement contraires à la science & conscience
des Stoiques, ie ne nommerai pas ceux que ie con-
noy. C'est vn champ spacieux que le desir de seruir
au public, en fait de liures. Si quelqu'un ci apres
fait plus d'honneur à Senecque que moy, ie l'en
honorerai en ma pensee, voire l'en remercierai, si
i'ose esperer qu'il y prene plaisir. Entre tant de
beaux esprits que la France a esleuez, s'il s'en fust
trouué vn qui m'eust deuancé en l'edition de l'œu-
re entier, en lieu de paroistre apres lui i'eusse vo-
lontiers supprimé ceste miene version: mais apres
longue attente, mesmes depuis la premiere Edition
publiee il y a pres de huiet ans, & ne voyant aucun
qui me donnast occasiõ de leuer la main, i'ai repo-
li ce tableau, que ceste impression vous offre; en
laquelle ie vise à ce but d'adoucir & moderer les
esprits bouillants de plusieurs en nostre nation,
d'acourager les personnes vertueuses à la pratique
de maints beaux enseignemēs cõtenus en ce thre-
sor, & mōstrer à ceux qui n'õt pas perdu toute hõ-
te, combien nous sera cher vendue la profession
du beau nom de Chrestien que nous portons, s'il
nous est reproché deuant ce Throne redoutable, ir-
reprochable, & ineuitable du Iuge Souuerain que
les Payens ayent condanné nostre vie & nostre
mort par la leur enuirõnee de mille beaux auertif-
semens, lesquels corrigez, par la saincte Philoso-
phie peuent seruir à ceux qui les empoignent de
la main

la main droite.
Senecque recue-
tres, qui monst-
plusieurs beaux
nage, tant estim-
Petrarque en q-
nul des Grecs n-
gard de la philo-
que Senecque
de la superstitio-
sophie des mœ-
providence, de
ne du monde,
les questions N-
Orientale, des
tel orateur que
te que plusieurs
bliches. Il se trou-
ques des Acad-
manuscripts d-
miere, que ie
ceux-ci: de l'ho-
les, des causes,
me estre ceux
les declamati-
Empereurs. O-
crire par abbre-
rät son bänisse-
ie consens à l-
vn autre Sen-
apres: comb-
Stoique celle

la main droite. J'ay adiousté quelques fragmens de Senecque recueillis de Tertullian, Lactance & autres, qui montrent que le temps nous a priuez de plusieurs beaux liures escrits par ce grand personnage, tant estimé de Plutarque, s'il en faut croire Petrarque en quelque endroit, qu'il a confessé que nul des Grecs n'est comparable à Senecque à l'égard de la philosophie morale. Il se trouue es anciens que Senecque auoit escrit des liures où il traitoit de la superstition, des choses fortuites, de la philosophie des mœurs exactement, du mariage, de la prouidence, de la mort auât le temps, de la fortune du monde, plusieurs liures de Physique outre les questions Naturelles, de la situation de l'Inde Orientale, des ceremonies Egyptiennes. Estant vn tel orateur que les historiens auouent, il n'y a doute que plusieurs harangues n'ayent esté par lui publiées. Il se trouue encore aujourd'hui es bibliothèques des Academies d'Angleterre plusieurs liures manuscrits de Senecque, non encores mis en lumiere, que ie sache. Entre autres, ie marquerai ceux-ci: de l'honneste pauureté, des sciences liberales, des causes, de l'institution des mœurs, que i'estime estre ceux où il traite la philosophie morale, les declamations, les ieux sceniques, les vies des Empereurs. On parle de ses Notes ou maniere d'escire par abbreviatures, & de ses epigrammes faits durant son bânissement. Quât aux tragedies imprimees, ie consens à l'auis de ceux qui estiment que ce soit vn autre Senecque, qui est venu assez long temps apres: combien que Quintilian attribue à nostre Stoique celle de Medee, dont ie me rapporte aux

cēseurs. Quant aux liures que i'ay traduits, i'ai bien senti en plusieurs endroits que Senecque auoit passé par impiteuses & barbaresques mains. Vn autre descouurira les playes & y appliquera (s'il peut) quelque remede. Je ne dirai rien de mon labeur: puis qu'il est publié, le iugement en appartient à qui bon semblera d'en prononcer. Les auis sont diuers touchant les temps esquels Senecque a escrit ses traitez. Presques tous consentent que les lettres à Lucilius dressees durant le cours d'une année & demie, ou de deux au plus, & les Questions Naturelles, sont les dernieres pieces de sa façon: aussi les ai- ie donnees au milieu & à la fin. Mais quant aux pieces du premier volume, ie confesse n'auoir pas si subtilement recherché les choses: & ie pense bien que les traitez consolatoires ont precedé les autres liures. Mais n'importe qui va deuant ou derriere, pourueu que le lecteur, qui aura enuie de profiter, choisisse ce qui sera plus à son goust, afin d'en tirer nourriture pour son esprit. Vn grand personnage du vieil temps a estimé que Senecque auoit esté Chretien, sous ombre de quelques lettres suposees, & qui ne couuienēt nullemēt ni à ce Philosophe ni à celui duquel on a publié les responses. Je n'ai voulu les presenter en veuë, estimant tels escrits indignes de voir le iour, pource qu'elles n'ont rapport quelconque à la dignité des personnes, ni à la verité. Tout ce que ie pourroy dire d'auantage au regard de Senecque, estant marqué par le menu ci apres es sommaires generaux & particuliers des liures, & es annotations sur les chapitres d'iceux, il n'est

il n'est beso
Iouissez, Le
chez aut
que ie
& h

il n'est besoin d'alonger ce mien auertissement.
Iouissez, Lecteur, du fruit de mes peines, & me sa-
chez autant de gré de ma sincere affection,
que ie vous souhaite de santé pour bien
& heureusement viure. De Sainct
Geruais ce premier de Ian-
uier, l'an mil Six
cens &
six.

¶ iij

LE




LE CONTENU
AV PREMIER VO-
LUME DES OEUVRES
MORALES ET MESLEES
DE SENECQUE.

1. S EPT livres, traitans des biens faits.		
	{ Premier,	pages.
	{ Deuxiesme,	22.
	{ Troisieme,	48.
Le	{ Quatrieme,	75.
	{ Cinquiesme,	98.
	{ Sixiesme,	124.
	{ Septiesme,	116.
2. Discours de la Prouidence de Dieu: ou, Pour-		
quoy les gens de biens sont affligez, puis qu'il y a		
une diuine Prouidence qui gouverne le monde. 185.		
3. Extrait, ou brief Recueil des sentences de Senec-		
que, contre la Pauvreté. 206.		
4. Discours, en forme de deuis entre le Sens & la		
Raison, touchant diuers accidens de ceste vie. 210.		
5. Trois livres contre la Cholere, & du moyen de		
la refrener. 223.		
	{ Premier,	223.
Le	{ Deuxiesme,	246.
	{ Troisieme,	249.
6. Deux livres de la Clemence. 323.		

Le { Premier,	325.
{ Deuxiesme.	354.
7. Traicté de la vie heureuse.	359.
8. Deux livres du repos & contentement de l'esprit.	399.
Le { Premier,	325.
{ Deuxiesme.	435.
9. Discours de la briesueté de nostre vie.	438.
10. Consolation à Polybius, sur la mort de son frere.	486.
11. Consolation à Marcia sur la mort de son fils.	509.
12. Consolation à sa mere Helbia, lors qu'il estoit en exil.	545.



A V



De plusieurs epigrammes Latins attribuez
par les doctes à Senecque, montans
iusques à cent vers, ou environ,
le Traducteur a trié
ces deux.

DE QUALITATE TEMPORIS.

*Omnia tempus edax depascitur, Omnia carpit,
Omnia sede mouet, nil sinit esse diu.
Flumina deficiunt, profugum mare littora siccant,
Subsidunt montes, & iuga celsa ruunt.
Quid tam parua loquor? moles pulcherrima cœli
Ardebit flammis tota repente suis.
Omnia mors poscit. Lex est, non pœna perire:
Hic aliquo mundus tempore nullus erit.*

EPITAPHIUM SENECÆ.

*Cura, labor, meritum, sumpti pro munere honores,
Ite, alias posthac sollicitate animas.
Me procul à vobis Deus auocat. Ilicet actis
Rebus terrenis, hospita terra vale.
Corpus auara tamen sollennibus excipe saxis:
Namque animam cœlo reddimus, ossa tibi.*



A V

325.
354.
359.
ment de l'e-
399.
325.
435.
438.
t de son fre-
486.
de son fils.
qu'il estoit
545.

SVR LES OEUVRES
DE SENEQVE.

SONNET.

CEST Oeuure est composé de mille belles fleurs,
Dont la semence est prise en la Philosophie.
Ces fleurs ont un effect qui l'esprit viuisie,
Et qui le font resouldre aux plus preignants mal-
heurs.

Lecteur, si ton esprit veut gouster ses douceurs,
Il n'y a passion que ton cœur ne desfie.
C'est le N epenthe vray, qui l' Ame purifie
Du brouillart obscurci de ses noires humeurs.
Platon s'est abusé de nous faire inconue
La face de Vertu, comme non iamais veüe:
Car en voici le traict. ô portraict immortal,
Celui qui n'est picqué de tes viues peintures,
En voyant tes attraits dans si belles peintures,
Ne t'aimera iamais en ton vrai naturel.

Nic. Richelet, Par.

A SENEQVE.

VN sublime sauoir, qui maint erreur desfie:
Vne viue vertu qui fait au vice effort;
Vne mort qui combat la mort dedans la mort
Sont, SENEQVE, les fruits de ta Philosophie:

S. G. S.

R E S



IN OPERA SENE-
CIAE GALLICE
REDDITA.

HIC centum liber artium
Migrat Romuleo de lare, Gallici,
Late sceptrum per imperij,
Auctoris soboles incluta maximi,
Francis apta laboribus:
O nostris iterum scripta ruentibus
Tempestiva malis graui
Nutantes animos, vulnere, fortia
Firmis reddere sedibus!
Si quem nempe malis aestibus abripit.
Ira praecipitem furor
Crudelis, subito frenas furentibus
Flammis hic liber iniicit,
Sed datumque premit molliter impetum.
Siquis ceca volubilis.
Fortuna queritur munera, dum malis
Credat moribus arbitros,
Indulgere deos, seque fluentibus
Votis pergere pessimis:
His praecepta libris indita perlegat,
Et statim sciet omnia,
Quae solcumque videt, nutibus optimis
Flecti numinis optimi,
Arcanaeque sua lege potentia

belles fleurs,
philosophie.
viusie,
signants mal-

accurs,

urisie
meurs.

veue:

rtel,

es,

tures,

el.

helet, Par.

se:

mort

phie:

S. G. S.

*Rectum semper ad exitum.
Si te letiferi denique vulneris
Horror nubilus obsidet,
Exhaustamque domum vastat, inambulans
Telo Parca nefario:
Te centum miserè cladibus obrutum,
Consolabitur hic liber,
Turbatumque loco sistet in optimo.
Felix Gallia, cui, velut
Astrum purpureis ignibus emicans,
Nautis saxa per aspera,
Stella hac occidua lucida Cordubæ
Affulget, placida docens
Ripa multiplices leniter ambitus,
Queis mens vadis agat.*

Nic. Richelet, Paris.

LES





LES OEUVRES
MORALES ET
MESLEES DE
SENECQUE.

Distinguées en deux volumes,

SOMMAIRE DES SEPT LIVRES
DES BIENFAITS.



Le titre de cest œuvre cy monstre
allez l'intention de Senecque, qui
descouvre les fautes que commet-
tent ordinairement les hommes,
soit à donner ou à recevoir quel-
ques biens & plaisirs les vns des autres. Et pource
que telles fautes sont en tres grand nombre & bié
envelopees, voire entrelacees tellement, que sou-
uètes fois pensant fuir vne extremité vitieuse lō tō-
be en vne autre à l'opposite, il marque le tout par le
menu, sans s'affluer à vne methode trop exacte,
ains traictant les choses selon le style & la grauité
des Stoiques: comme aussi la philosophie morale
se cōtente d'enseigner: & encores qu'elle n'en mes-
prise pas la façon ni l'ordre, si s'arreste elle plus à
bien faire valoir ses discours, qu'à s'occuper trop à
les ranger de mot à mot. Combien qu'en la consi-
deration de chacun des sept liures, le lecteur co-
noistra aisement qu'en tant de matiere l'auteur a

SOMMAIRE DES SEPT LIVRES

eu aussi l'esprit & les sens tendus à proposer clairement ses conceptions. Il écrit brièvement, & sententiellement sa qualité & profession, & la chose même. Lequel tu requerras ainsi: adoucissant la hauteur de ses propositions par sentences des Poètes, histoires plaisantes, apophthegmes, similitudes, & autres ornemens propres, pour se rendre tant plus agréable. Au reste, encores qu'en ces livres-ci & es autres suyans il ait proposé plusieurs paradoxes & discours qui ne s'accordent pas à la sincere verité renuee es saintes Escritures, toutesfois quand aujour d'hui l'on voudroit prendre garde aux beaux enseignemens, que propose ce Philosophe Payen entre les Chrestiens, & Chrestien en quelque sorte entre les Payens, la vie humaines seroit moins inhumaine qu'elle est, spécialement es gouvernemens civils & domestiques. Les cœurs des hommes mortels ne seroyent pas sans affectionnez aux passions deshonestes, ne se verroyent enfondez en l'amour des choses corruptibles, ne chercheroient ni ne fuyroient si honteusement la mort comme ils font, aspireroient plus ardemment à la vertu & à la vraye immortalité. Or si ceux qui n'ont eu pour adresse que la sombre & deceuante clairté de nature, & d'une philosophie imparfaite, ont neantmoins si bien rencontré en tant d'endroits, témoin cestui-ci entre autres: quiconque en ces derniers temps iouit d'un meilleur priuilege, ayant pour guide le soleil de la seure & infallible verité, a grande occasion de peser à soy, pour n'estre point condamné par des téméraires estrangers qui n'ont pas bien sceu appliquer à eux mesmes ce qu'ils ont proposé aux autres: ou s'il y a eu quelque chose de louable en eux, s'a esté

DES BIEN

vne aparéce de vertu n'estant donné à ceu qui me à soy mesme de prier ceste meilleure esclairez d'une lumiere encores y a-il matiere par tant de moyens de reuenir à Senecque, de ses œuvres, qu'il l'impieté & iniustice d'hui, & qui n'ont rien me au contraire tous des aduertissemens loin du vice, & qui est proprement ble notable quelque

DES BIENFAICTS.

vne aparèce de vertu politique, & non autre chose
n'estant donné à ceux qui ont voulu arrester l'hom-
me à soy mesme de pouuoir apprehender à bon ef-
ficient ceste meilleure vie descouuerte aux cœurs
esclairez d'une lumiere du tout supernatuelle. Mais
encores y a il matiere de louer la bonté diuine qui
par tant de moyens nous incite à bien faire. Et pour
reuenir à Senecque, souuenons nous en la lecture
de ses œuvres, qu'il y a dequoy faire le proces à
l'impieté & iniustice de plusieurs viuans aujour-
d'hui, & qui n'ont rien de beau que le nom: com-
me au contraire tous hommes de bon cœur y ont
des aduertissemens notables pour les tirer
loin du vice, & les faire approcher de ce
qui est propre pour rēdre honora-
ble nostre vie, & laisser
quelque bonne odeur
de nous apres
la mort.

SOMMAIRE DV PREMIER
LIVRE DES BIENSFAITS.

EN ce premier liure Senecque traite trois points principalement. Pour le premier, ayant monstré en general que les hommes ne scauent que c'est de faire & recevoir plaisir, au moyë de quoy survienēt de grāds desordres entre eux, il descouvre particulieremēt quatre sources de ce mal. La premiere, que nous ne donnons point (entendans sous le mot de donner tous les plaisirs qu'un homme peut honestement faire à l'autre) d'un cœur alaigre & franc, ains à regret. La seconde, que nous estimons presque ordinairement avoir perdu ce que nous avons donné. La troisieme, qu'il est merueilleusement difficile d'euter les extremités vicieuses qui sont prodigalité & trop reserree chicheté. La quatrieme, que nous ne considerons pas comme il appartient, puis que les bestes farouches peuuent estre apprivoisées, à plus forte raison les cœurs humains sont adoucis & gaignez par biensfaits. De là il entre au deuziesme point, & montre que c'est que bien faire & estre liberal: prouant par trois raisons, & par autant d'exemples, que la bien-vueillance est l'ame d'une pure liberalité, & estant impossible qu'on puisse faire vraiment bien & plaisir à quelqu'un, sans l'aimer. Pour le troisieme & dernier point il enseigne quels biens il faut donner, & comment: itē de quelle affection il cōvient les recevoir. Au reste. ni en ce liure, ni en tous les suivāns ie n'ay voulu chāger les chapitres, ni l'ordre des liures: ains ay fuiui les exēplaires Latins: le chāgement n'estant necessaire à mon aduis..

LIVRE



LIVRE

A E



voir. Car
consequēt
en plaigno
nous les au
plusieurs tr
couure par
beaucoup
sons pas ge
nous voul
enqueste t
emprunte
fiche. M
par despit
le ne pour
neste de re
est de telle
nous en re
à la verité
ter en ce
ni de tels
sent redeu
C

MIER
ITS.

is points princi-
stré en general
ire & receue
rads desordres
ces de ce mal.
is sous le mot
tement faire à
a seconde, que
ue nous auons
ilè d'euter les
erree chiche-
l appartient,
s, à plus forte
r biensfaits.
est que bien-
r autant d'e
iberalite, e
& plaisir à
ier point
t: itē
re-

VRE



LIVRE PREMIER DES BIENSFAITS.

A EBVTIVS LIBERALIS.

CHAPITRE PREMIER.



EN TRE plusieurs & diuerses fautes que commettent les hômes, viuans à l'estourdie & selon leur raison mal rangee, ceste-ci, cher ami Liberalis, me semble presque la plus dangereuse, que nous ne sauons faire du bien les vns aux autres, ni le recevoir. Car il auient que des biens faits mal employez, par consequēt mal deus, si l'on ne les reconoit point, nous nous en plaignons, mais trop tard, attendu qu'en les distribuant nous les auôs perdus. Et ce n'est pas de merueilles, qu'entre plusieurs tresgrands vices qui regnent, l'ingratitude se descouure par dessus les autres: car ie voy cela auenir pour beaucoup de raisons. La premiere est, que nous ne choisissons pas gens qui meritent qu'ô leur donne: au lieu que si nous voulons prester de l'argent, nous faisons soigneuse- enqueste touchant les meubles & immeubles de celui qui emprunte. Nous ne semons pas en vn champ sterile & en fiche. Mais sans aucune discretion nous iettons comme par despit & à l'auenture les biens, au lieu de les donner. Ie ne pourrois pas bien dire, si c'est chose plus deshonneste de refuser vn bienfait, ou le repeter. Car ce prest-là est de telle sorte, qu'il en faut recouurer autant que l'on nous en rend de bonne volonté: & se plaindre de cela, c'est à la verité vne grande vilenie, d'autant que pour s'acquitter en cest endroit il ne faut pas presenter de l'argent ni de tels autres biens ains vn bon cœur. car celui qui se sent redevable rend volontiers le plaisir qu'on lui a fait. Ceux-là voirement sont coupables, qui ne daignent pas mesme ouvrir la bouche pour confesser qu'on leur a fait

Des gran-
des & di-
uerses fau-
tes que les
hommes cō-
mettent à
faire, rece-
voir & re-
cognoistre
plaisir les
vns des au-
tres.

Fautes de

ceux qui font des biens à leurs prochains. plaisir: mais il y a bien aussi de la faute en nous. Plusieurs se montrent ingrats envers nous: nous en sommes cause, & c'est merueilles qu'il n'y en a d'avantage: attendu que par fois nous ne faisons que reprocher & presser qu'on nous rende le bien-fait: par fois nous nous montrons inconstans, & sommes en moins de rien marris de nous estre acquittez de nostre deuoir: par fois c'est à nous plaindre & à cōtroller toutes choses iusques au bout. Ainsi nous oston toute grace au plaisir, non seulement apres l'auoir fait, mais aussi en le faisant. Car qui est celui de nous qui s'est contenté qu'on l'ait prié en vn mot, ou vne seule fois? Qui est celui qui sentant qu'on le vouloit requerir de quelque chose, n'a froncé le front, tourné visage d'autre costé, allegué ses affaires, par discours bien longs, & en fin fermé la bouche au demâdeur, & par diuers artifices rebute les necessitez qui le pressoyent? Si l'on a esté serré de pres, l'on a demandé terme, ou refusé en crainte, ou promis en baissant les yeux, se faisant bien tirer l'oreille avec responces fascheuses & en grommelât entre ses dents. Or nul ne se sent pas gueres redevable envers celui qui lui a aidé par contrainte. Qui pourroit recognoistre d'affection celui qui n'a fait plaisir qu'en brauant, ou par despit, ou y estant tiré par importune sollicitation? Celui s'abuse qui espere estre bien voulu & reconu de l'homme qu'il aura fait languir, & remis du iour au lendemain. Le plaisir se doit rendre de mesme affection qu'il a esté fait: pourtant il ne s'y faut pas employer laschement & par maniere d'acquit. Car chacun doit à soy mesme le bien receu d'un qui ne le lui vouloit pas faire. Il ne faut point tarder: attendu que la volonté estant ce que l'on doit grandement estimer en tout deuoir des vns envers les autres: celui qui a long temps differé, a esté longuement sans vouloir. Et à bon droit: car puis qu'ainsi est que naturellement la souuenance des torts receus entre plus profond en la memoire que des biens qu'on nous a faits, lesquels nous oubliions bien tost, & au contraire les autres ne se peuuent effacer du cœur: qu'attend celui qui interesse autrui en l'obligeant par quelque bienfait? C'est lui faire vne suffisante recognoissance, si l'on suppose doucement ce qu'il a fait. Au reste, combien qu'il y ait trop grand nombre de gens ingrats, nous ne devons pourtant estre lasches à bien faire. Car si nous le sommes, c'est (comme i'ay dit) donner accroissement à l'ingratitude.

Pourquoy il ne faut point estre lasche à bien faire.

D E
 tude. D'auantage n'empeschent point les auteurs en beau port, & ne se laissent leur liberalité. maine le permet pas à interest. C'est à penser qu'esté mal employé de l'esperance qui laissons pas de nous roidissons tellement esté batus nous sommes eschappés mettre la voile rer en ceste resche employe pas, n'est il iustifie les ingrats qu'ils le puissent la clarté? Et bien est grand nez? neantmoins nouveaux, & si uoir point est de ne courir pas biensfaits mes pas des meschans, si tous ne bien, encores me vertueux ne s'en faut que lasches à l'exces mes i'aurois point conoissant le iamais plaisir qui ferme ain somme, qui n'est plus en faute
 Quand tu
 Quelques g
 Il faut tirer
 Avant qu

rude. D'auantage cōsiderons que les sacrileges & profanes n'empeschent point les dieux immortels de leur estre bien-faiteurs en beaucoup de sortes. Ils font ce que leur nature porte, & ne se lassent point d'aider ceux qui disent mal de leur liberalité. Ensuïuons les, autant que la foiblesse humaine le permet. Faisons plaisir de grace, & ne le prestons pas à interest. Celui merite d'estre trompé qui en bien faisant a pensé qu'on le lui rendroit. Tu diras, Ce bienfait a esté mal employé. Nos femmes, nos enfans nous frustrent de l'esperance qu'en auions conceüe, & toutesfois nous ne laissons pas de nous marier & d'esleuer des enfans. Nous nous roidissons tellement contre les experiences, qu'apres auoir esté batus nous retournons au combat, & si tost que nous sommes eschappez de quelque naufrage, on nous void remettre la voile au vent. A plus forte raison doit on demeurer en ceste resolution de faire bien, & si quelqu'un ne s'y employe pas, n'ayant rien receu, ou s'il dōne pour recevoir, il iustifie les ingrats, qui ont honte de faire plaisir, encores qu'ils le puissent. Combien y a-il de gens indignes de voir la clarté? Et toutesfois le iour ne laisse pas de venir. Combien est grand le nombre de ceux qui se plaignent d'estre nez? neantmoins nature produit tous les iours des enfans nouveaux, & souffre estre ceux qui aimeroient mieux n'auoir point esté. C'est le fait d'un cœur assis en bon lieu, de ne courir pas apres le profit des biensfaits, ains apres les biensfaits mesmes, & de chercher le bien, mesmes apres les pas des meschans. Quelle louange y auroit-il d'aider à plusieurs, si tous reconnoissoient cela? C'est vertu de faire du bien, encores que lon n'en espere aucun fruit, lequel l'homme vertueux recueille si tost qu'il en a seme la graine. Tant s'en faut que cela nous doïue esfaroucher & rendre plus lasches à l'execution d'une si belle chose: que quand mesmes i'aurois perdu toute esperance de trouuer homme reconnoissant le bienfait, i'aimerois mieux que l'on ne me fist iamais plaisir quelconque, que de differer à bienfaire. Car qui ferme ainsi les mains, il precede le vice de l'ingrat. En somme, qui ne reconnoit point le bien qu'on lui a fait, n'est plus en faute que celui qui ne donne rien.

*Quand tu veulx descocher sur ceux d'une cité
Quelques gracieux traits de liberalité,
Il faut tirer souvent, & grande perte faire,
Auant qu'atteindre au but de quelque bon affaire.*

*Respones à
l'obiection
commune,
que le bien
fait a esté
mal em-
ployé.*

*Ascauoir
s'il ne faut
faire du
bien sinon
à ceux qui
le reco-
gnouissent.*

Il y a deux choses à reprendre es deux premiers vers, prins du Latin du Poete Attius. Car il ne faut pas estre ainsi au commandement de tout vn peuple, & n'y a pas honneur de semer ainsi les choses (moins encor les biensfaits) à poignées: car si vous separez le iugement d'avec les biensfaits, ils cessent d'estre tels, & prennent vn tout autre nom. Le troisieme vers est estrange, qui veut qu'en faisant vn bien cela couure & oste le regret conceu de la perte de plusieurs biensfaits. Considerie ie te prie si cela n'est pas plus proprement dit, & s'il ne conuient pas mieux à la grandeur de celui qui fait bien, que nous l'exhortions à donner, encores que tous ceux qui receuroient doiuent se monstrer ingrats. Car cela n'est pas bien dit qu'il faut perdre plusieurs biensfaits. Il ne s'en perd point, & qui les perd merite cela, pource qu'il les auoit eue. La distribution des biensfaits ne regarde pas si auant: donne seulement, si tu en reçois quelque reconnoissance, c'est autant de gagné: sinon, il n'y a rien de perdu pourtant. J'ay donné cela pour le donner: nul ne tient registre des biens qu'il a faits, ni ne ressemble l'usurier, qui importune son debteur, & le fait payer à iour nommé. Iamais vn homme de bien ne pense aux plaisirs qu'il a faits, sinon quand celui qui les a recetus l'en aduertit de parole ou de fait: autrement les biensfaits changent de nature, C'est vne vilaine usure de porter quant & soy le bien que l'on a fait à quelqu'un. Quel que soit l'euement des precedens biensfaits, continue à faire plaisir à autrui. Les biensfaits sont encores mieux gisans chez les ingrats, que supprimez en tes mains: attendu que les ingrats pourront quelque iour deuenir tout autres par hôte, ou à l'exemple de quelques vns, ou par telle autre occasion. Ne cesse de donner, fay ta besogne, & t'acquitte du deuoir d'un homme vertueux. Aide cestui-ci de tes moyes, sois fidele à cestui là, fauorise l'un, conseille l'autre, & donne à l'autre des enseignemens qui le pussent rendre meilleur.

Que c'est de faire bien

III.
Puis que par biensfaits on apriuoise les bestes: à plus forte raison faut il esperer cela des hommes.

MESMES les bestes brutes sentent le bien qu'on leur fait: & n'y a animal si farouche que le bon traitement n'apriuoise. Les lioniers se iouent hardinement autour des dents de leurs lions. Avec de la viande on range les grands Elephans à des seruices vils & ridicules. Mesmes les choses qui n'ont intelligence, ni ne sont capables en sorte que ce soit de peser aux biens qu'on leur fait, sont toutesfois ie ne scay comēt dispoitees à en sentir & conoistre quelque chose

chose quand on
re conoit pas le
ingrat au deuxie
lui ramenteura.
gerement l'auoir
il tire reconnoiss
ceu plusieurs pla
De quelque cof
trouue en teste.
& propriété de
permets de disc
pas mal à nostr
Graces, qui son
nes vierges, en r
que l'une donna
rend. D'autre
tes de biens, fa
quoy que ie pe
cela? Que veut
C'est pour mē
lui à qui on le
bienfait, s'il y
quand il s'ent
depeintes à fi
uent plaisir co
Elles sont ie
ne doit pas vie
entiers, sinc
par contraint
robes sont tr
estre veus. P
aux Grecs, d
aura toutesfi
que le poete
celle du mili
terprete ces
ceci ou à cele
donner des
changé le n
vne femme,
fourniray d'

chose quand on continue à leur bien faire. Si quelqu'un ne re conoit pas le premier bié qu'on lui aura fait, il ne serapas ingrat au deuxiesme. S'il oublie les deux, le troisieme les lui ramenteura. Celui la a perdu le bien-fait qui croid legerement l'auoir perdu: mais celui qui poursuit & recharge, il tire reconoissance d'un cœur dur & oublieux. Qui aura receu plusieurs plaisirs de toy, n'osera leuer le frôt à l'encôte. De quelque costé qu'il se tourne pour fuir sa memoire, il te trouue en teste. Entourne-le de tes biensfaits: de l'efficace & propriété desquels ie traiteray si premierement tu me permets de discourir sur quelques points qui ne conuiennent pas mal à nostre propos. Pourquoi represente-on trois Graces, qui sont sœurs, se tenans par les mains, riantes, ieunes vierges, en robes de crespé & desceintes? Les vns estiment que l'une donne le bienfait, l'autre le reçoit, la troisieme le rend. D'autres disent que ce sont figures des trois sortes de biens, faits à qui l'a meritè, receus, & rendus. Mais quoy que ie pense de ces Graces, que nous sert de sçauoir cela? Que veut dire ceste danse ronde de trois ieunes filles? C'est pour môstrer que le bien passant par la main de celui à qui on le fait, reuiet à celui qui le donne: & n'est plus bienfait, s'il y a interruption: mais c'est vne chose tresbelle quand il s'entretiét & garde ainsi son rang. Les Graces sont depeintes à face riante, à cause que ceux qui font & recoyuent plaisir comme il apartiét, montrent vn visage ioyeux: Elles sont ieunes, d'autant que la memoire des biensfaits ne doit pas vieillir. Vierges, pource que les biensfaits sont entiers, sinceres, nets & saincts, ne se communiquans par contrainte ou despit. Elles sont desceintes, mais leurs robes sont trāsparentes, à cause que les biensfaits veulent estre veus. Posons le cas que quelqu'un, du tout affectionne aux Grecs, disè que ces descriptions sont necessaires: il n'y aura toutesfois homme qui iuge conuenables les noms que le poète Hesiode leur a imposez appellât l'aisnee Egle, celle du milieu Euphrosyne, la dernière Thalia. Chacun interprete ces noms-la comme il veut, & tâche les aroprier à ceci ou à cela: au lieu que Hesiode n'a pensé sinon de leur donner des noms à sa fantasie. Voila pourquoy Homere a changé le nom à l'une, qu'il appelle Pasithee; & en fait vne femme, voulant dire que les Graces ne sont pas filles. Ie fourniray d'un autre poète qui les représentera ceintes & ve-

*Discours
sur le pour-
trait des
trois Gra-
ces.*

*En sa The-
ogonie*

*Au r. l. m.
de l'lude.*

*Plutarque
au trait
des Con-
vredits des
Stoiques,
& Diogenes
Laert font
ample
mention
des livres
de Chry-
sippus.*

flucs de robes bien doublées: item Mercure debout aupres d'elles: non point qu'il faille discourir ou haranguer beaucoup, en faisant plaisir à autrui, mais d'autant qu'il a pleu au peintre acoustre ainsi son tableau. Le Philosophe Chryssippus, qui a toute la sagesse du monde en la teste, & void la verité iusques au fin fond, qui ne parle que pour effectuer, Sene dit pas plus qu'il ne faut pour exprimer ses cōceptions, a rempli vn li en liure de toutes telles grottesques, tellement qu'il ne fait presque aucune mention du moyen de faire recevoir & rendre plaisir: bref il conte des fables, au lieu de mesler en passant quelque trait fabuleux parmi ses discours. Car outre ce qu'a escrit Hecaton, Chryssippus dit que les trois Graces sont filles de Iupiter & d'Eury-nomé: qu'elles sont plus ieunes d'aage que les Heures, en meilleur point, à cause de quoy elles ont esté données pour cōpagnes à Venus. Il pense aussi que le nom de la mere sert de beaucoup à ce propos, & qu'elle a. ce nom d'Eury-nomé, pource qu'il faut estre riche pour faire plaisir: comme si c'estoit la coustume de donner nom aux filles, premier qu'à la mere, ou que les Poëtes donnent toujours aux choses des noms du tout conuenables. Comme celuy qui a charge de dresser vn roolle de plusieurs personnes nom par nom, s'enhardit par fois d'imposer vn nom à quelqu'un, du vrai nom duquel il ne peut se resouvenir: aussi les Poëtes ne pensent pas que cela face à propos de dire verité, ains ou par contrainte, ou seduits par la belle apparence de leurs inuentions, ils nomment les choses selon que le porte la cadēce & naueté de leurs vers: à quoy l'on ne prend pas autrement garde pour les en desestimer, pourueu qu'ils ayent dit quelque chose à propos. Le premier Poëte leur donnera son nom, si la fantasia le prend: & afin que tu oyes qu'il est ainsi, Thalia de laquelle il est principalement question, est nommee en Hesiodé, Charis, mais Homere l'appelle Muse.

Or pour eiter ce que ie condamne, ie ne m'arresteray point à ces discours qui sont tellement hors de la chose, que mesmes ils n'y conuiennent nullement. Pren seulement ma cause en main cōtre celuy qui m'obieçtera, que i'ay regé Chryssippus, grand personnage à la verité, mais homme Grec, qui se plait en subtilitez frivoles & repugnâtes: tellement que quand il semble vouloir discourir à bon escient, cela ne fait que chatouiller l'oreille & n'entre point au cœur.

*An i. li n.
de l'Odys-
see.*

III.

*En condā-
nant Chry-
sippus &
les poëtes,
il destourne
de son intē-
tion, & cō-
ment dois
estre*

Mais qu'elle
tiere que r
faits, & des
societé hu
nes, de pe
en vne sort
lofophiqu
estre ni esc
aux hōme
vn louable
ler, mais a
faict: car
cela s'il n
fait appri
fait, & au
cet. Chry
ste estrif à
ste que ne
les de lup
l'on outre
mandois
ment u
taire & b
ment les
en conte
fir faict,
Or il fau
les oreill
tres. Mai
tenir fid
plaisirs r
la toute
discours
mal ext
& recon
M A
ce disco
lieu, qu
qu'vn. L
prestée,
since q

Mais

Mais qu'elle suffisance peut-on remarquer en lui sur la matière que nous traitons? Il est question de parler des bienfaits, & desnoier nettement vn des principaux liens de la societé humaine. Il faut reigler la conuersation des personnes, de peur que sous ombre de benignité l'on ne s'esgaye en vne sorte modestie: & donner ordre que le conseil philosophique en voulant attremper la liberalité, qui ne doit estre ni escharce, ni prodigue, ne l'abolisse. Il faut apprendre aux homes à prédre & doner volōriers, & leur proposer pour vn louable exercice & combat, le moyē nō seulement d'esgaler, mais aussi de surmōter ceux à qui ils sont redevables de fait: car celui qui doit rēdre vn plaisir receu, ne fait iamais cela s'il ne deuance en bonne affection son bienfaicteur. Il faut apprendre aux vns à ne point conter le bien qu'ils ont fait, & aux autres à penser qu'ils doiuent plus qu'ils n'ōt receu. Chrysippus nous pouſſe de telle façon en cest honneste estrif à qui fera plus de bien à son prochain, qu'il adioute que nous deuons craindre, puis que les Graces sont filles de Iupiter, que c'est commettre vn grand sacrilege, quād l'on outrage des filles si belles que sont celles-là. Je ne demandois pas cela, ains que tu m'enseignasses comment ie pourray me monſtrer de plus en plus volontaire & bien affectionné enuers ceux qui le meritent: comment les cœurs de ceux qui font & reçoient plaisir seront en contention: telle que les bienfaiteurs oublieront le plaisir fait, & les autres s'efforceront de ne l'oublier iamais. Or il faut laisser aux Poètes ces inepties dont ils flattent les oreilles, & attachent des contes à plaisir les vns aux autres. Mais ceux qui veulent guerir les entendemens, entretenir fidelité en ceste vie, & grauer es cœurs le souuenir des plaisirs receus, doyuent parler à bon escient & desployer là toute leur suffisance: si d'auanture tu n'estimes que par discours impertinens & fabuleux l'en puisse empescher vn mal extreme, qui est l'oubliance & abolition des bienfaits & reconus.

M A I S comme ie passe par dessus ce qui ne conuient à ce discours, il conuient d'autre part monſtrer en premier lieu, quel est nostre deuoir apres auoir receu plaisir de quel qu'un. L'un se dit redevable de certaine somme qu'on lui a prestée, l'autre d'un cōsulat, ou d'une prestise, ou d'une province qu'on lui a baillee en gouuernement. Ces choses sont

*disposé ce-
lui que es-
crit des
choses se-
rieuses.*

*Quel est
nostre de-
voir inco-
ntinent a-
pres auoir
receu plai-
sir de quel-
qu'un.*

tesmoignages de beneficence, & non pas la beneficence ou bienveillance mesmes. L'on ne sauroit pas toucher cela des mains: c'est vn thresor qui se porte dedans le cœur. Il y a grande difference entre la volonté de faire plaisir, & la matiere qui demonstre ceste volonté. Et pourtant ce n'est ni l'or, ni l'argent, ni aucune des choses que nous receuons de nos prochains, que l'on appelle beneficence & plaisir: c'est la volonté de celui qui distribue ces choses que l'on donne ce nom. Mais les ignorans ne manquent sinon ce qu'on voit des yeux, qui est mis en la main, & possédé sensiblement: au contraire ils se soucient peu de ce qui est cher & precieux en la chose mesme. Ce que nous tenons que nous voyons à quoy nostre conuoitise s'arache, est caduque & perissable. L'aduersité & la violence le nous peut oster: mais la beneficence dure, encores que la chose par qui elle a esté tesmoignée ne soit plus. Car c'est vn bienfait que nul desordre humain ne scauroit aneantir. J'ay racheté vn mien amy de la main des eicumeurs de mer, il sera tombé en la puissance d'vn autre ennemi, qui l'a serré en prison, & a par tel moyen aboly l'usage de nos biensfaits, mais non pas le bienfait mesme. J'ay affranchi certains autres, reicous d'vn naufrage ou d'vn embrasement. Vne maladie ou quelque autre sinistre accident les a emportez: cependant le bien que ie leur ay fait demeure, encores qu'eux ne soyent plus. Par ainsi toutes les choses, à qui l'on attribue improprement le nom de benefice sont comme les aydes par le moyen desquels la bienveillance se desploye. Ce qui aduient aussi es autres choses, à scauoir que l'apparence de la chose & la chose mesme sont separees l'vne de l'autre. Le general d'vne armee donnera à vn soldat vne chaine d'or, vne couronne pour estre monté le premier sur le rempart de l'ennemy, ou pour auoir sauué la vie à vn de ses concitoyens. Qu'est-ce que la couronne, la longue robe bordée de pourpre, les faiscées de verges, le siege iudicial & le chariot, ont de precieux confidez en eux mesmes? Ce sont enseignes d'honneur, non pas l'honneur mesme. Semblablement ce que l'on void est la marque du bienfait, mais ce n'est pas le bienfait mesme.

VI.

Il montre
en quoy consiste la
beneficence.

QV'EST-CE donc que Bienfait? C'est vne action bienveillante qui donne & reçoit alaigrement, encline & retient de son propre mouuement à cela qu'elle fait. Dôt s'entendre suit qu'il ne faut pas regarder, ce qui le fait ou donne, mais

DE

de quelle affectio
en ce qu'il est fait
celui qui le fait ou
tre ces choses, tu l
à dire le desir res
Mais ce qui est fai
l'esprit & le cœur
stre aux sales & o
les plus estimees.
tes, & deuiennent t
& vont où il les p
Cela donc qui est
mesme plus h
fiste pas es bestes
grasses & parees
volonté des perf
ment religieux
bled & autres m
meschans facen
des dieux, si ne f
ains demeurent

Si les bienfa
lonté de bienfa
que nous rec
faux. Car celui
qui en courag
peu, mais fran
qu'il ne s'est pe
& si nguliere
plaisir en le f
plus receuoir,
cherché & emp
chain vn tel (d
autre qui ferai
plaisirs qu'vn
penser, sont de
ils paroissent g
plus de grace
chose de peti
Au contraire,
mais il a esté e

de quelle affection : pource que le bienfait ne consiste pas en ce qu'il est fait ou donné, ains en la volonté & pensée de celui qui le fait ou donne. Qu'il y ait grande différence entre ces choses, tu le peux recueillir de ce que le bienfait, c'est à dire le desir resolu de bienfaire, ne peut estre que bon. Mais ce qui est fait ou donné n'est bon ni mauuais. C'est l'esprit & le cœur qui agrandit les choses petites, donne lustre aux sales & obscures, rauale & denigie celles qui sont les plus estimees. Les choses que l'on appete sont indifferetes, & deuiuent telles que l'esprit qui en est maistre le veut, & vont où il les pousse, car c'est lui qui leur donne forme. Cela donc qui est conté ou mis en main n'est pas le bienfait mesme: ne plus ne moins que l'honneur des Dieux ne consiste pas es bestes du sacrifice, encores qu'elles soyent bien grasses & parees fort richement, ains en la deuote & droite volonté des personnes. Et de fait les gens de bié sont vrayement religieux, encores qu'ils n'offrent que des espics de bled & autres menus presens: au contraire, quoy que les meschans facent tout regorger de sang autour de l'autel des dieux, si ne sortent-ils pas hors des mains de l'impiereté, ains demeurent tousiours semblable. à eux-mesmes.

Si les bienfaits estoient enclôs es choses, & non en la volonté de bienfaire, ils seroient grands selon que les choses que nous receuons seroient grandes. Mais cela est faux. Car celui qui nous a donné peu avec gentile affectiô, qui en courage a esgalé les presens des Rois, qui a baillé peu, mais franchement, qui a eu tel esgard à ma pauureté qu'il ne s'est point souuenu de la sienne, qui a eu & volonté & singuliere affection de m'aider, qui a pensé recevoir plaisir en le faisant, qui a donné comme ne le deuant plus recevoir, & l'a receu comme s'il ne l'eust donné, qui a cherché & empoigné l'occasion de faire seruice à son prochain, vn tel (di ie) nous oblige à soy quelquesfois plus qu'vn autre qui seroit d'auantage en aparence: d'autant que les plaisirs qu'vn homme fait par contrainte, ou cômme sans y penser, sont desagregables, quoy qu'en effect & au dehors ils paroissent grands. Ce qui est donné alaigrement a trop plus de grace qu'vn riche present. Vn tel m'a fait plaisir en chose de petite conséquence: mais il ne pouuoit d'auantage. Au contraire, ce qu'vn autre m'a donné est de grand prix: mais il a esté en suspens, il a differé de le me presenter, & la

VII.

Preuue de ce qui a esté dit au chapitre precedent.

baillé à regret, ou me regardant de trauers, ou en a fait les
 monstres, & n'a pas voulu que celui à qui il le faisoit en eust
 du plaisir. brief il l'a offert à son ambition, non pas à moy
 COMME plusieurs eussent fait beaucoup de presents, cha-
 cun selon ses facultez. au Philosophe Socrates, l'un de ses es-
 choliers, nommé Æschines, ieune homme destitué de moy-
 ens, lui dit, le n'ay rié en main, digne de toy, pour t'ê faire vn
 presët, & encela ie me sens pauvre: & pourtât ie te dône vne
 seule chose que i'ay, Moymesme. Ie te prie de recevoir de
 bô œil ce don tel qu'il est, & pëser qu'il est demeuré aux au-
 tres, qui t'ont donné beaucoup, encorés plus que tu n'as
 receu d'eux. A quoy Socrates fit responce, Et quoy? est-ce pas
 vn beau & riche present que tu me fais, si d'auenture tu ne
 t'estimes de peu de valeur? Mais i'auray soïn de te rendre à
 toymesme meilleur que ie ne t'ay receu. Par le moyen de
 ceste liberalité Æschines surpassa Alcibiades, aussi riche en
 courage côme en biens du monde, & la largesse de tous les
 opulents ieunes hommes ses compaignons.

IX. T v vois côme l'esprit trouue matiere pour faire largesse,
 voire mesme estant es destroits de la pauureté. Il me sèble
 qu'Æschines disoit, O fortune tu n'as rien fait ayant voulu
 que ie fusse pauvre. Ie ne lairray pas d'aprester à ce person-
 nage vn present digne de lui: & ne pouuant le fournir du
 tien, ie luy donneray du mien. Ne pense pas qu'Æschines
 fust vn vaueant, pour s'estre ainsi taxé & mis soy mesme à
 l'en chere. C'a esté vn sage trait de ieune homme, de s'auißer
 commët il pourroit donner à soy mesme, Socrates. L'on doit
 regarder qui donne, & non combien valent les choses. Vn
 homme fin donne assez libre acces à ceux qui desirët beau-
 coup, & ayant resôlu de ne leur rien bailler entretient leurs
 importunitéz avec belles paroles. Mais celui là est plus dese-
 stimé, qui d'vne voix aspre, avec vn visage chagrin ne fait mô-
 stre des biens que par orgueil & despit. Car l'on deteste
 le riche qu'on adore, & ceux qui peuuent faire ce qu'il
 fait, ne laissent pas de le hair lors mesme qu'il fait ce qu'eux
 ont conclu de faire. Aucuns s'estant iouez des femmes d'au-
 trui, non point en cachettes, ains au veu & au sceu de tout le
 monde, ont presté les leurs à d'autres. Celui-la est vn
 lourdaud, barbare, chagrin, & insupportable entre les fem-
 mes, qui defend à la siene de s'asseoir & demeurer close en sa
 litiere, mais la fait charier de tous costez, & permet aux al-
 lans &

*Digression
 sur les desor-
 dres de son
 temps, qui
 procedoyent
 de ce que
 l'on ne sa-
 uoit que
 c'est de fai-
 re & rece-
 uoir plaisir*

*Explicatiõ
 du faict
 d'Æschines.*

*D. Laër-
 tius au 2.
 li. en la vie
 de Socra-
 tes.*

*VIII.
 Confirma-
 tion par le
 faict d'Æschines
 se
 donnant à
 Socrates.*

D E S
 lans & venäs de la ve
 l'amour, s'il ne cour
 pellent badaud, vlla
 tere est vne sorte de
 veufue, il desbauche
 vent espouser. L'on
 choses sont plus au
 mees: le monde ne
 de la pauureté de l
 de devenir pauvre
 petis, ou leur tiene
 les Prouinces, faire
 la iustice au plus o
 merueilles: attend
 que tu as achetè.

MAIS l'affectio
 par ce sùiet. Difo
 coulpe à nostre fi
 seurs sont plaints
 moeurs sont aboli
 môde empirent
 defordres subsiste
 ment ils s'esbrai
 me les vagues qu
 arriere des riuage
 plus que d'autres
 dicité seront rot
 ues despenles en
 ment honteusen
 verra les pompe
 les fards & artifi
 laideur de l'ame
 mettra des intol
 blie & les partic
 res ciudes s'esti
 pent toutes cho
 gnerie sera hon
 vices ne demeur
 trepoussent, s'et
 Au reste nous a
 chose, c'est que

lans & venas de la venir regarder en face. Si quelqu'un ne fait l'amour, s'il ne courtise la femme d'autrui, les Dames l'appellent badaut, vilain, & nacquet. Consequemment l'adultere est vne sorte de fiançailles cōuenables: si quelqu'un est veufue, il desbauche & enleue premieremēt la femme qu'il veut espouser. L'on espard maintenāt ce que l'on a raii: les choses sont plus auaremēt recueillies qu'elles n'ont estē semees: le monde ne se foucie de rien: les hommes se moquent de la pauureté de leurs compagnons, & ne craignent sinon de deuenir pauures: ils ne pardonnent iamais, s'accagent les petis, ou leur tiennent le pied sur la gorge. Car quant à piller les Prouinces, faire d'un siege iudicial vne banque, & y vedre la iustice au plus offrant & dernier encherisseur, ce n'est pas meruei: les: attendu que selon le droit des geas tu vendis ce que tu as achetē.

MAIS l'affection nous emporte trop loin, y estāns atirez par ce ſūiet. Difons donc, pour ne pas attribuer toute la coulpe à nostre siecle, que nos ancestres, nous, nos successeurs sont plains, nous plaignōs, se plaindrōt, que les bonnes mœurs sont abolies, que l'iniquité regne, que les affaires du mode empirēt & tombent en extreme confusion. Or tels desordres subsistent & subsisteront en mesme endroit, seulement ils s'esbranlent: ont vn peu de costē & d'autre, comme les vagues qu'un flus de mer auance, & que le reflux tire arriere des riuages. En vn temps les adulteres se commettōt plus que d'autres fautes, & les brides qui retenoyent la pudicitē seront rompues: en vn autre regneront les excessiues despenses en banquets, & les bonnes cheres qui consumēt honteusement les riches successions, maintenāt l'on verra les pompes, les curieux & superflus par emēs du corps, les fards & artifices de beauté, temoignages notōies de la laideur de l'ame: vne autres fois la licence desbordee commettra des insolences & fera de grands excès: brief, le public & les particuliers auourd'hui s'en font croire les guerres ciuiles s'esmeuent furieusement, qui souillent & corrompent toutes choses bonnes & saintes. Quelque iour l'yurognerie sera honoree, & ce sera vertu de boire à outrance. Les vices ne demeurent pas en vne place, ains se remuent, s'entre poussent, s'entrebattent, & se chassent les vns les autres. Au reste nous aurons à dire de nous toujours vne mesme chose, c'est que nous sommes, auōs estē, & ce que j'adiouste,

X.

Apres auoir amplifié son discours cōtre les miseres du iēps, il propose & montre que l'ingratitude de est vne extreme & plus detestable que tous autres.

trauers, ou en a fait les
à qui il le faisoit en eust
dition, non pas à moy
coup de presents, cha
Socrates, l'un de ses es
mme destitué de moy
le roy, pour t'ē faire vn
pourtāt ie te done vne
te prie de recevoir de
est demeuré aux au
pres plus que tu n'as
se, Et quoy? est-ce pas
ts, si d'auenture tu ne
y soim de te rendre à
eu. Par le moyen de
biades, aussi riche en
a largesse de tous les
ns.

pour faire largesse,
pauureté. Il me sēble
ien fait ayant voulu
prester à ce person
uant le fournir du
se pas qu'Æschines
& mis soy mesme à
homme, de s'auiser
Socrates. L'on doit
lent les choses. Vn
x qui desirēt beau
er entretient leurs
ui là est plus dese
nagrin ne fait mō

Car l'on deteste
ent faire ce qu'il
u'il fait ce qu'eux
des femmes d'au
tu sceu de tout le
Celui-la est vn
e entre les fem
eurer close en sa
& permet aux al
lans &

maugré moy) serōs meschās. Il y aura des meurtriers, des rās, des larrons, des adulteres, des brigāds, des sacrileges, des traistres: mais l'ingrat est encore plus meschāt que to' cōny là. Vray est que tous tels vices partent d'un cœur ingrat, sans quoy nulle iasigne meschanceté à peine peut prendre accroissement. Garde toy d'estre ingrat: c'est le crime des crimes. Supporte-le en vn autre, s'il y tombe: comme si c'est lors quelque legere faute. C'est là le fin bout du tort que tu te peut faire. Mais tu as (dira quelqu'un) perdu le bienfaict. Le respon que ce qu'il y a de meilleur en icelui te demeurera fauf & entier: c'est que tu l'as donné. Tout ainsi donc qu'il faut donner ordre de faire plaisir à ceux qui le doivent reconoistre: aussi deuons nous faire quelque chose pour eux, encores que nous en ayons mauuaise opinion, & le feroyent non seulement par opinion que nous auons de leur ingratitude à venir, mais mesme quand nous scaurions qu'ils auoyent este tels. Pour exemple, Si ie puis sans mon dommage deliurer de quelque grand peril les fils de quelqu'un, ie n'en feray difficulté: mesme ie maintiendray vn homme de bien iusques à la perte de mon sang & courray fortune avec lui. Si ie puis à force de crier garentir de la main des brigāds quelqu'un qui seroit indigne de ce plaisir, ie ne seray pas marri de parler en faueur & pour la deliurance d'un tel faire, & comment. En premier lieu donnons les choses necessaires, secondement les profitables, tiercement les plaisantes & qui sont de duree. Or conuient-il commencer par les necessaires: car ce qui concerne la vie touche le cœur d'autre sorte que ne fait ce qui lui donne lustre & adreffe. Peut estre que quelqu'un prendra ces choses en autre sens de quoy il se pourroit bien passer: cependant il en faut deuiser. Ie ne cherche point à m'enrichir, ie suis content de mien, diras-tu: cependant tu ne te contentes pas de rendre ce que tu as receu, mais tu le iettes comme par despit. Entre les choses necessaires, celles dont il est impossible nous passer, tiennent le premier rang: au second ie mets celles sans quoy nous ne deuōs pas estre: au troiesime, celles que nous ne voulons pas quitter. Celles du premier rang, sont, estre deliuré de la main de ses ennemis, n'estre asserui à la choleire d'un tyrā, estre exempt de proscription & d'autres dangers incertains & diuers qui assiegent la vie humaine. Tant plus

XI.
*Quels biens
 il faut faire,
 & comment.*

*Distinction
 des choses
 necessaires.*

D
 sera grand & c
 ses, plus nous
 mentoit volon
 quels on est de
 la deliurance,
 ne devons pas
 selon nostre p
 me insupportab
 rons. Il y a en
 pouuons viure
 que d'en estre
 la bonne cont
 ses qui nous se
 alliance, ou pa
 les enfans, les
 nostre esprit
 ré du corps qu
 choses vtilles,
 comme l'arge
 ains en quelq
 item l'honne
 monter plus
 dre vtile soynt
 qui nous rend
 pos quelles se
 nes ayent ou
 & lieu se rend
 point telles. C
 ce que doit r
 fance: afin qu
 celui qui le p
 des presens n
 à vn vieillard
 chasse, ou de
 des pans de t
 faire presens
 reprochent
 & imperfect
 camens à vn
 & outrage, q
 en la person

fera grand & difficile ce que nous desmeslerons de ces choses, plus nous rendra-il aimez & bien voulus. Car on se ramontoit volontiers combien ont esté grands les perils desquels on est deliuré, & la frayeur, qui a precedé le plaisir de la deliurance, rend ce plaisir beaucoup plus agreable. Nous ne devons pas differer pourtant de redre la main à l'affligé, selon nostre pouuoir, sans le tenir en suspens, & rendre comme insupportable par long delai le bien que nous lui procurons. Il y a en second lieu des choses, sans lesquelles nous pouuons viure voirement, mais il vaudroit mieux mourir que d'en estre privé, comme de la liberté, de l'honneur, de la bonne conscience. Apres cela nous considerons les choses qui nous sont cheres, à cause du parentage, de quelque alliance, ou par acoustumance & viage: comme les femmes, les enfans, les demeurances & autres commoditez, esquelles nostre esprit s'envelope si fort, qu'il aime autât estre separé du corps que despoillé de ces biens là. S'ensuiuent les choses vtiles, qui sont de diuerses sortes & en grand nombre: comme l'argent amassé de longue main, nô pas à monceaux, ains en quelque mesure & portion conuenable à nostre vie: item l'honneur & les auancemens de ceux qui pretendent monter plus ha. Car il n'y a chose plus vile que de se redre vile soy mesme. Il y a puis apres les choses superflues, qui nous rendent delicats. Donnons ordre d'en vser si à propos quelles soyent agreables, nô vulgaires, que peu de personnes ayent ou puissent auoir durant nostre vie, ou qui en tēps & lieu se rendent precieuses, si de leur nature elles ne sont point telles. Considerons ce qui peut donner plus de plaisir, ce que doit rencontrer plus souuent celui qui l'a en sa puissance: afin que nous l'ayons autant de fois avec nous que celui qui le possedera. Sur tout prenons garde de n'enuoyer des presens malpropres & superflus, comme à vne femme ou à vn vieillard des filez, espieux & autre equipage pour la chasse, ou des liures à vn paylan, ou à vn homme de lettre des pans de toile & des rets. Au contraire, auisons, en voulāt faire presens qui soyent agreables, de n'enuoyer choses qui reprochent à ceux qui les doiuent receuoir, leurs maladies & imperfections: comme du vin à vn yurongne, des medicamens à vn homme maladif. Le present deuiet maudisson & outrage, quand par icelui l'on veut flestrir quelque defaus en la personne qui les reçoit.

XII. *De quelle sorte do- yent estre les presens que nous faisons.* Si nous auons moyen & volonté de donner, recherchons principalement les choses durables, tellement que le present que nous faisons ne soit caduque ni perissable, s'il est possible. Car il se trouue peu d'hommes recognoissans, & qui pensent à ce qu'on leur a donne, quand ils ne le voyent point. Les ingrats se souuiennent du present qu'on leur a fait, lors qu'il se presente à leurs yeux, qui les contrainct de s'en souuenir, & leur ramenteoit coup sur coup le donneur. Voila pourquoy il faut chercher des presens de duree, car nous ne deuous iamais ramenteoit le bienfait à ceux qui l'ont receu. Que la chose meisme esueille la memoire qui s'esuanouit. Je donneray plus volontiers des medailles d'argent & des statues, que des pieces de monnoye, des habillemens, ou autres choses qui sont incontinent employées ou usées. Peu de gens se souuiennent des biens receus: plusieurs n'y pensent, sinon tandis que ces biens durent. Doncques si faire se peut, ie ne veux point que mon present se consume, mais qu'il demeure en estre, qu'il adhere & viue avec mon ami. Il n'y a homme si despourueu de sens, qu'il le faille auertir de n'enuoyer pas des gladiateurs ni vne meute de chiens, apres que le ieu de l'escrime ou de la chasse est passé, ni des habillemens d'esté à la mi-Decebre, ni des robes d'hauer au plus chaud de l'esté. Si le sens commun en donnant prend garde au temps, au lieu, aux personnes, pour ce qu'en peu d'heures certaines choses sont agreables, puis devenues agreables: combien est de meilleure grace si nous donnons ce que quelqu'un n'a pas, que ce dont il abonde? ce qu'il a longuement cherché sans le trouuer, que ce qu'il doit rencontrer à chascun pas? Les presens doyuent estre plustost rares & exquis, que de grand coust: il faut que celui qui les recoit les estime, encores qu'il soit riche. Comme les pommes communes, & dont au bout de quelques iours l'on ne doit tenir conte, donnent plaisir à voir & sentir, & sont de requeste, si elles meurissent & viennent tard: aussi les presens, que nul autre auant nous n'a faits, ou que nous n'auons donnez à aucun autre, sont respectez & bien receus.

Digression sur l'abas- sade des Corinthiens à Alexandre de Macedone, condamne. ALEXANDRE de Macedone, apres auoir subiugué l'Orient s'esleuoit par dessus les nues. Sur ce les Corinthiens lui resmoignerent par ambassade la ioye qu'ils auoyent de sa grandeur, & lui donerent droit de bourgeoisie en leur ville: de quoy Alexandre s'estant prins à rire, l'un des ambassadeurs

DE S
deus lui dit, Nous
aucun, sinon à roy &
accepta ioyeusement
ayant fait de grand
ambassadeurs, dit, n
royent, ains à soy mes
cepter. Ce personna
tesfois il ne conoissoi
de Hercules & de Bac
qu'eux, regarda au ce
thiens lui proposoyét
ciel que sa sole amb
bassadeurs là l'esgalo
ne estourdi, qui pour
té, estoit-il semblabl
subiugué pour soy, a
pour desirer d'en est
il chose qui peust vai
gens de bien, celui c
Mais Alexandre a est
son enfance, la ruine
tenoit pour souuerai
oublié que non seule
les pl^{us} lasches, soit red
R E T O V R N O * S
ne prend plaisir à re
mier rencontré. Nu
uier, ni ne se vant
l'on peut dire lors, C
Il en a autant fait à
quelque boufon &
vn homme d'honne
rendre vne chose ag
qui trouue bon qu'e
cun peut faire? Ma
comme si ie limitois
de tant & si auant q
vague point, On p
receura, encores que
rimera pourtât qu'e
dre que chacun ait e

deus lui dit, Nous n'avons jamais fait cest honneur à aucun, sinon à toy & à Hercules. Incontinent Alexandre accepta ioyeusement l'honneur qui lui estoit présenté, & ayant fait de grandes offres, & traité gracieusement les ambassadeurs, dit, non pas aux Corinthiens qui l'honroyent, ains à soy mesme, qu'il leur faisoit honneur de les accepter. Ce personnage amoureux de gloire, de laquelle toutesfois il ne conoissoit la nature ni la façon, suyvant les pas de Hercules & de Bacchus, & voulât mesme passer plus auant qu'eux, regarda au compagnon d'honneur que les Corinthiens lui proposoyent, comme s'il eust desia tenu en main le diel que sa fole ambition embrassoit, d'autât que ces ambassadeurs là l'egaloyent à Hercules. Mais en quoy ce ieune estourdi, qui pour vertu n'auoit qu'une heureuse temerité, estoit-il semblable à Hercules, personnage qui n'a rien subiugué pour soy, ains a voyagé par tout le monde, n'õ point pour desirer d'en estre Seigneur, mais pour l'afranchir? y a-t'il chose qui peult vaincre l'ennemi des meschãs, le garad des gens de bien, celui qui portoit la paix sur mer & sur terre? Mais Alexandre a esté vn brigad & saccageur de peuples deson enfance, la ruine de ses amis comme de ses ennemis, qui tenoit pour souverain bien d'estre la frayeur du monde: ayât oublié que non seulement les bestes plus faouches, mais aussi les plus lâches, s'õt redoutees à cause du venin qu'elles portēt.

RETORNOVS maintenant à nostre propos. Personne ne prend plaisir à recevoir vne chose que l'on done au premier rencontré. Nul ne se dit hoste d'un cabaretier ou tavernier, ni ne se vante d'avoir esté semond à vn banquet: car l'on peut dire lors, Quel bien m'a fait cestui-ci ou cestui-là? Il en a autant fait à tel qu'il ne conoissoit pas, ou mesme à quelque boufon & meschant garnement. M'a-il prins pour vn homme d'honneur? Il a fait selon sa fantasia. Si tu veux rendre vne chose agreable, fay qu'elle soit rare. Qui est-ce qui trouue bon qu'on die de lui qu'il a fait chose que chacun peut faire? Mais ie desire que personne ne prene ceci, comme si ie limitois & restreignois la liberté. Qu'elle s'estē de tant & si avant que l'on voudra, pourveu qu'elle n'extravague point. On peut tellement donner, que chacun qui receura, encore que ce soit en cõpagnie de plusieurs, n'estimerait pourtāt qu'õ l'ait mis au rāg du cõmun. Donnons ordre que chacun ait quelque marque familiere qui lui face

*nant canché
qui accep-
tent le pre-
sent plus
pour l'a-
mour d'eux
mesmes,
que de ce-
lui qui le
leur offre.
Plutarque
en la vie
d'Alexan-
dre & d'
Apophe-
thesmas.*

XIII:

*Reprenant
son propos,
il monstra
que les biens
faits ne doy-
ent point
estre val-
gaires &
communs.*

20
 dire qu'il a esté cheri & preferé aux autres. Qu'il dise, j'ay
 receu le mesme qu'un tel, mais de ma bonne volonté. Il
 eu autant que moy, mais il a long temps traouillé pour l'a
 uoir, & ie l'ay merité en peu d'heure. Diuers hommes re
 ceuront presens de mesme sorte & valeur: mais ils ne leu
 feront pas donnez en mesme laugage, ni eu meime douceur
 de visage du donneur. Cestui-là: receu ayant demandé; moi
 ayant esté sollicité & prié de prendre. Il a prins ce qu'il
 peut rendre aisément: il est vieil, sans enfans, & partant pro
 met plus grand' recompense. Mais celui qui m'a donné
 mesme chose qu'a celui-là, n'a fait vn plus riche presens
 pource qu'il a donné sans espoir d'en tirer autant ou plus
 de moi. Comme vne courtisane se communique telle
 ment à plusieurs, qu'à chacun elle monstre quelque signe
 d'amitié: celui aussi qui desire rendre ses biensfaits aimables
 auise aux moyens d'obliger plusieurs à foy, en telle sorte
 toutefois que chacun d'eux ait quelque chose en quoy
 s'estime honoré par dessus ses compagnons. Quant
 à moy ie n'empesche point de donner beaucoup. Plus
 les biensfaits serót remarquables & en nombre, plus acquer
 ront-ils de louange au bienfaiteur. Mais ie requiers de
 discretion en cela: car ce qui est donné par rencontre &
 la volée ne peut plaire à personne. Si donques quelqu'un
 estime, qu'en traitant de ces choses nous reserrions par tro
 la beneficéce, & ne lui laissions assez d'espace pour s'esgayer.
 nous le prions de prendre en bonne part nos auertissemens.
 Car y a-il vertu à qui nous facions plus d'honneur, qu'à celuy
 cy, & à qui nous attirions d'auantage les cœurs? à qui conuient
 mieux ce propos qu'à nous mesme qui donnons ferme pie
 à la société des hommes?

xv.
 Pour con
 clusion il
 requiert
 qu'on face
 & recoiue
 plaisir,
 avec iuge
 ment &
 discretion.

A I N S I donc, puis qu'il n'y a nulle affection louable
 en nostre cœur, quoy qu'elle parte d'une droite volonté, si la
 vertu ne luy donne quelque contrepoids, ie ne veux point
 qu'on garfouille la liberalité. Il est bon de receuoir plaisir
 voire à mains renuersees, lors que la raison le fait eschoir en
 personnes dignes, non point par rencôte, ni par passion des
 reiglee: mais par affection dont l'on puisse se vanter & dire
 Ce suis-ie qui l'ai fait. Appelles-tu bienfaits ce dont tu as
 honte de nommer l'auteur? Combien au contraire sont
 agreables, & combien penetrent auant au cœur pour n'est
 sortir iamais, ceux esquels on s'esgaye plus à se iouuenir
 du bien

du bienfaiteur que
 pus Passienus souloit
 gement de quelques
 & qu'il y en auoit d'a
 que les auis ou consei
 il) l'auis d'Auguste, &
 ie pense qu'il ne faut
 l'auis nous est inutile
 sens de Claudius? No
 main de fortune, laq
 deuenir mauuaise en
 ces choses ainsi mes
 ner sans iugement, q
 fait: car sans cela vn r
 sans droite affection
 que de l'argent seré
 choses qu'il conuien



E N E C
 ce deuz
 qu'il fau
 lement q
 me nous desirons que
 ment il requiert que
 sans marchander: moi
 en quelles miseres &
 font bien & plaisir so
 des plaisirs & biensf
 sorte l'on peut refuser
 quelqu'un, & descou
 mettent en cest endr
 comme on se doit gou
 Surquoy il fait menti
 re du mal, dispute, s
 chant, comme l'on de

du bienfaiteur que du bien que l'on a receu. Crispus Passienus souloit dire, qu'il aimoit mieux l'auis & iugement de quelques vns, que leur argent ou autres presens & qu'il y en auoit d'autres de qui il estimoit plus les dons que les auis ou conseils. Pour exemple, j'aime mieux (disoit-il) l'auis d'Auguste, & les presens de Claudius. De ma part, ie pense qu'il ne faut desirer receuoir present d'aucun de qui l'auis nous est inutile. Quoy d'oc? falloit-il mespriser les presens de Claudius? Non pas: mais les receuoir comme de la main de fortune, laquelle tu preuois pouuoir se changer & deuenir mauuaise en moins de rien. Separons-nous pourtāt ces choses ainsi meslees? Ce n'est pas faire bien, que de donner sans iugement, qui est la chose la plus requise en vn bienfait: car sans cela vn monceau d'argent donne sans raison & sans droite affection ne merite non plus le nom de bienfait que de l'argent serrié en vn coffie. Or il y a beaucoup de choses qu'il conuient receuoir, & ne les deuoir pas.

LE SECOND LIVRE

DES BIENS FAITS.

SOMMAIRE.

SENEQUE deduit trois points principalement en ce deuxiesme liure. Au premier il traite de l'ordre qu'il faut obseruer en faisant du bien, & veut generalement que nous nous comportions enuers autrui comme nous desirons que l'on se comporte en nostre endroit: specialement il requiert que nous donnions volontiers, promptement, & sans marchander: monstrant bien au long, & par diuerses histoires, en quelles miseres & indignitez se plongent ceux qui recoyuent ou font bien & plaisir sous autres conditions. Il discourt tout d'un train des plaisirs & biensfaits ouuertement & couuertement, en quelle sorte l'on peut refuser de faire plaisir ou d'accepter les presens de quelqu'un, & descouure par beaux exemples les fautes qui se commettent en cest endroit. De là il entre au second point, aprenant comme on se doit gouverner en receuant bien & plaisir d'autrui. Surquoy il fait mention de ceux qui font du bien en pretendant faire du mal, dispute, s'il faut receuoir dons de celui qu'on estime meschant, comme l'on doit se conduire en tels affaires, sur tout en temps